



J E suis surpris qu'on n'accorde généralement pas plus d'importance à la faiblesse, désormais chronique, des programmes des dominicaux. La situation est cependant assez grave pour mériter qu'on s'y arrête. J'ai dit récemment que nous en arriverions, dans un délai plus bref qu'on n'a coutume de l'imaginer, à dégoûter d'écrire pour l'orchestre tous ceux que leur nom ne recommande pas à l'attention du public, et qui ne font pas encore recette. En fait, parmi les contemporains, en connaissez-vous beaucoup, à part Debussy et Maurice Ravel, qui soient entrés au répertoire courant ? C'est donc une véritable campagne qu'il faut entreprendre par devers l'opinion et les pouvoirs publics pour secouer l'indolence de l'une, l'indifférence des autres, et répandre des vérités dont la propagation importe plus, cent fois, que de savoir quel est le plus grand lyrique parmi les musiciens français contemporains, ou quelle est la part de l'érotisme (?) dans les mélodies de Ravel. C'est une question de vie ou de mort. Nous

nous offrirons, par la suite, des discussions gratuites sur des sujets secondaires. Pour l'instant, notre pauvreté nous contraint à tendre notre chapeau, à mendier des œuvres et à intéresser le public à celles qui existent.

L'affaire est d'ailleurs extrêmement complexe. Il ne s'agit pas d'accabler de malédictions les chefs d'orchestre des dominicaux, non plus que les comités qui les secondent dans le choix des programmes, et qui sont, nul ne l'ignore, composés des membres des orchestres délégués par leurs camarades. Si peu que l'on ait frayé dans les milieux orchestraux de Paris, on est frappé par le bon esprit, la bonne volonté et la sincérité qui en forment l'atmosphère. D'aucuns, qui reviennent de l'étranger, émerveillés comme le souriceau, vantent la discipline des chapelles qu'ils y ont entendues. L'instrumentiste français est comme un vieux grognard qui ne se gêne pas pour donner son avis, même quand on ne le lui demande point; mais il fournira au besoin un effort devant lequel d'autres

se cabreraient. Il saura s'ingénier à chercher un doigté, une qualité d'émission, un coup d'archet dont la trouvaille transformera un passage pointilleux. Dès qu'il percevra le sens d'une œuvre nouvelle que l'on répète, il cessera de goguenarder pour se faire attentif. Conquis, il obéira non plus à la baguette, mais au regard. Et la machine délicate, travaillant à plein régime, vibrera en conservant toute la souplesse, toute l'individualité collective, si j'ose dire, qui fait le charme des belles exécutions à Paris (Car c'est un fait trop connu pour le rappeler une fois de plus, que les étrangers, Wagner et Richard Strauss en tête, n'ont cessé de s'incliner devant nos orchestres, et que, légitime contrepartie, les milliardaires yankees tentent de débaucher nos meilleurs solistes). Dauber contre les orchestres dominicains est donc un enfantillage. Ils font l'impossible pour mettre à l'aise leur conscience et équilibrer tant bien que mal un budget que les exigences croissantes d'un fisc inhumain et borné rendent chaque année moins stable. Le profit que chacun d'entre leurs membres arrive à tirer d'une saison est trop maigre pour constituer un appât suffisant, et l'on comprend qu'ils hésitent à augmenter le nombre des répétitions, ou à engager des supplémentaires quand le résultat financier, pourtant légitimement escompté, ne correspondra, en fait, ni à l'effort, ni au risque. A l'étranger, le musicien reçoit de l'Etat ou des municipalités, une mensualité généreuse : chez nous, le soin lui est dévolu — à lui, ainsi qu'au chanteur et à l'acteur, — de faire vivre les employés de l'Assistance Publique. Telle est la situation.

En voici maintenant les conséquences : d'une part, ne trouvant d'autres ressources qu'en elles-mêmes, les associations économisent sur les répétitions, et, désireuses de plaire au public moyen, affichent régulièrement du Beethoven, du Berlioz, du Wagner ou du Franck qui n'ont plus besoin d'être travaillés et qui leur vaudront des ovations. De l'autre, les compositeurs hé-

sitent à écrire des partitions dont la seule destinée sera de dormir éternellement chez eux après une audition unique, quelquefois sans même ce modeste espoir. La répercussion commence à s'en faire sentir sur les masses : jadis, c'étaient les " petites places " des dominicains qui " marchaient " le mieux pour la musique nouvelle. Maintenant, formées presque exclusivement par l'audition des œuvres classiques, à l'ionisation desquelles elles ont été intensément soumises chaque dimanche, elles renâclent devant tout ce qui n'entre pas sans effort dans leurs oreilles, et c'est au " paradis " que l'on entend crier au fou, quand le parterre, jadis plus rétrograde, applaudit.

Combien de temps durera cet état de choses ? Nul ne peut le dire. Prenons garde, à tout le moins, que, excédé peu à peu par les festivals-musée dont il aura un jour exprimé tout le suc, — tout le suc qu'il peut en extraire, — ce public ne soit plus capable de pousser plus avant, de rattraper la musique qui court bien loin devant lui. N'y comprenant plus rien, il ne viendra plus au concert ; nous passerons nos samedis et nos dimanches sur les tribunes et les pelouses des stades, à voir fouler la piste cendrée par Messieurs les Sportifs, qui, eux, ont su plaider leur cause auprès du gouvernement, recueillent ses prébendes, et, sous son œil bienveillant, s'enrichissent dans le dénuement général.

En attendant, ne cessons pas de crier misère. Tâchons, par l'union de nos plaintes, d'obtenir un peu plus de respect des puissants du moment. Surveillons l'emploi des menues sommes qui sont chichement allouées à la propagande et à l'expansion de notre musique. Exigeons aussi qu'aucun de ceux qui vont à l'étranger ne nous y desserve. Bref, pratiquons une véritable politique de la musique, et ne nous laissons plus tondre sans hurler qu'on nous écorche. C'est l'intérêt primordial de notre école française de se défendre sur son propre territoire, et hors de nos frontières, par

surcroît. A ce prix seulement nous serons considérés : nous payons assez pour l'être. Nous ne demandons pas des faveurs, mais simplement notre droit.

\* \*

Pour les premières auditions du mois, le record numérique appartient aux Concerts Colonne : à eux donc l'honneur. Le 3, deux pièces de M. D.-V. Fumet, intitulées *Transsubstantiation* et *Libération*, conçues dans un esprit mystique et contemplatif, forment une transition assez brutale entre *Shéhérazade* de Maurice Ravel et *Pétrouchka*. Le 9, parmi de fort respectables classiques, trois *Evocations arabes* de M. Abita jettent une note crue, frisant la vulgarité ; c'est assurément ce que l'on entend dans les souks, ce que nous avons entendu en 1900 dans la rue du Caire, et, cet été, sur les bas-ports du quai d'Orsay. Est-ce une raison pour le saisir et le transporter fidèlement dans l'enceinte du Châtelet ? Qu'il nous soit permis d'en douter.

La cantate de M. Fourestier, la *Mort d'Adonis*, qui fut couronnée lors de la plus récente sortie de loge, était, le 16, offerte au public entre l'ouverture du *Roi d'Ys* et la *Fantastique*. Ses défauts sont ceux que le genre comporte, et ce n'est pas ici le lieu de raviver le procès de cette aberration traditionnelle. Les cors sonnant dans une chasse à courre mythologique, il faut une indulgence vraiment souriante pour admettre encore cela en 1926. Et je vous fais grâce de la valeur intrinsèque d'un texte où l'on trouve, — je cite de mémoire, — des perles de cet Orient :

... " Tout est métamorphose,  
Adonis revivra dans le parfum des roses ".

La musique a évité la banalité pour ainsi dire inhérente en l'occurrence. Elle n'a pas voulu, bien sûr, effrayer l'Institut. Mais, précisément, son but n'était pas là. Il était difficile de mieux faire

sur un tel livret. C'est maintenant que nous attendons de M. Fourestier, qui possède un beau métier, qui instrumente avec une sécurité sage, mais sagace, des œuvres à l'élaboration de quoi sa liberté présidera. Nous nous refusons à le juger sur ces pages quasiment extorquées. Comme chef, il paraît avoir assez d'étoffe.

Un *Concerto* de violoncelle de M. A. Dupuis, présenté, le 23, par M. Dambois, avec une conviction que nous ne partageons qu'avec prudence, — le 24, des fragments du *Mas* de l'heureux M. Canteloube, que l'Opéra nous donnera bientôt dans son intégralité, — et, le 30, deux petits morceaux contrastants de M. Trépard, *Crépuscule* et *Défilé Carnavalesque*, tel est le solde de cette activité qui mérite louange, tout de même.

A travers les nombreux solistes, citons M<sup>me</sup> Lwowsky et le quatuor vocal Kedroff, M<sup>me</sup> Ninon Vallin, MM. Lazare-Lévy, Iturbi et Bazelaire.

\* \*

Chez Lamoureux, avec un tableau sobre et éloquent de M. Marsick, *Stèle funéraire*, le 9 — et les *Amants byzantins* de M. Woollett, le 10 — que j'ai manqués, une fresque somptueuse de Florent Schmitt, cette *Danse d'Abisag*, — que M<sup>me</sup> Carina Ari avait dansée au printemps dernier, — s'adressait pour la première fois, le 24, à l'ouïe seulement. J'ai eu déjà l'occasion de dire ce que je pensais de cette œuvre, qui prend logiquement rang à la suite du *Psaume*, de la *Tragédie de Salomé* et d'*Antoine et Cléopâtre*. Ici, la volupté n'est qu'indiquée : l'on en sent frémir les ondes contenues. La tempête n'éclate pas, et rien n'est plus curieux que ce perpétuel crescendo qui se replie et se retourne sur lui-même, cette houle déferlante et pourtant sans écume où les cors émergent du moutonnement d'un quatuor que les bois balayent comme le vent du large. L'impression est étrangement émouvante. Allons !

Florent Schmitt nous ménage encore des surprises. Il est loin de nous avoir tout dit.

Parmi les protagonistes, — notons que M. Paray semble vouloir donner le ton des concerts sans soliste, — M<sup>me</sup> Panzéra-Baillet, M. Benedetti, M. Jouatte, M<sup>mes</sup> Mazzoli et Germaine Lubin, avec M<sup>lle</sup> J.-M. Darré m'apparaissent pour aujourd'hui comme une pléiade bien remarquable.

Le temps est aux festivals russes. Hors de cette élite slave qui ne daigne se montrer qu'aux Ballets Russes ou aux concerts Koussevitzky, il y a à Paris maintenant force petites gens échappées à l'enfer bolchevique, qui forment une colonie d'auditeurs fidèles des séances dominicales. C'est faire œuvre intelligente et généreuse que de célébrer pour elle le culte orthodoxe. Richard Strauss revient également à la mode. L'aimez-vous ? On en a mis partout. *Flat spiritus Locarni*.

Rue de Mogador, on nous révèle, le 30, des poèmes chinois de M. Franz Toussaint mis en musique par M<sup>me</sup> Marguerite Canal. M<sup>me</sup> Ninon Vallin les fait accueillir avec un enthousiasme qui, je l'avoue, n'est pas le mien. De son côté, M. Maurice Maréchal prononce un plaidoyer éloquent pour une fort honnête *Rapsodie* de M. Louis Dumas. M. Jacques Février, M<sup>me</sup> Belmas et M. Dufranne, M. Orloff, M<sup>mes</sup> Madeleine Grey, Hilda Roosevelt et Lucy Vuillermin, cette dernière avec M. Legrand, se font également applaudir sous les férules conjuguées de MM. Rhené-Baton et Albert Wolff, tandis qu'au Conservatoire M<sup>mes</sup> Lucienne Radisse, Bonavia et Hélène Léon, entre autres, se partagent un succès amplement mérité sous celle de M. Philippe Gaubert.

\*  
\* \*

Je suis malheureusement arrivé trop tard, le 9, à l'orchestre Philharmonique, — que dirigeait cette fois, M. Van Raalte, —

pour écouter l'ouverture du *Baron Hopp*, de M. Alex Voormolen, dont on m'a dit grand bien, ce qui ne m'étonne pas de cet auteur pour qui je nourris une très vive sympathie ; mais M<sup>me</sup> Overgaard, cantatrice à l'organe ample et chaudement timbré, et M. Pierre Reitlinger m'ont donné pleine satisfaction pour la façon dont ils interprétèrent, l'une, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, l'autre, un concerto de Mozart en *mi bémol*.

Les deux premiers concerts Straram nous apportent deux nouveautés. L'une, une agréable suite, extraite du ballet l'*Arche de Noé*, de M. V. Rietti, d'une polyphonie méditerranéenne, où s'exaspère un déluge d'un primitivisme savoureux ; — n'étaient les trombones écrits dans un registre souvent trop grave, l'instrumentation en est piquante. L'autre, une suite, *Au Parc Monceau*, de M. P.-O. Ferroud, qui a produit l'impression la plus franchement favorable. Ce jeune musicien a pris ici pour thèmes des êtres familiers, depuis les moineaux narguant un chat, et le vieux pauvre descendu de Montmartre ou des Batignolles pour rêvasser sur un banc, jusqu'aux bambins qui démoulent leurs pâtés autour des Naumachies et à la jeune nonchalante qui attend indolemment une bonne fortune. Quatre courtes pièces très musicales, d'un dessin net et précis, du plus heureux présage. Mais, pour les parer, un orchestre vraiment original, sensible et sonnait clair en dépit de ses éléments réduits ; infiniment supérieur, sans conteste, à celui de la plupart de ses contemporains.

Je manquerais à mes devoirs en ne signalant point la parfaite exécution dont bénéficièrent tour à tour les *Images* de Debussy, la délicieuse *Sérénade* d'Albert Roussel et une suave *Chaconne* de Purcell où se rencontrent les frottements les plus hardis, que M. Straram exhume pour notre émerveillement.

LOUIS AUBERT.